LA GAZETTE

DES AMIS DES MUSÉES DU HAVRE ET DE ROUEN

photo : E. Delestre - AMAM

N° 9 / NOVEMBRE 2006

Chers Amis,

Les liens tissés depuis quelques années entre les Amis des musées de Rouen et du Havre permettent la parution de cette *Gazette* annuelle. Par elle, vous pouvez suivre la vie de nos musées et les réalisations de nos deux associations. La nouvelle saison sera pour tous l'occasion de découvertes passionnantes avec des programmes variés et des expositions enrichissantes, pour notre plus grand plaisir.

Au Havre, le musée Malraux a rouvert ses portes en juin. La mezzanine peut maintenant recevoir sur ses cimaises la donation Senn-Foulds. Un cabinet de dessins a été créé et douze dessins sont exposés tous les trois mois. Ce sont des oeuvres restaurées grâce à l'action de mécénat des Amis du musée Malraux. Celle-ci s'effectue sur plusieurs années et en concerne une soixantaine.
D'octobre à janvier, c'est la peinture colorée de Jean-Francis Auburtin (1866-1930), qui animera le musée. Pour septembre 2007, est annoncée une grande exposition d'œuvres d'Othon Friesz.
La nouvelle saison AMAM est éclectique. Elle propose aux adhérents d'approfondir des sujets très variés, des arts premiers à Yves Klein. Les deux séries de conférences de l'Ecole du Louvre, l'une sur *Art Nouveau et Art Déco*, l'autre *De la Renaissance au règne de Louis XIV*, ont un très grand succès.

A Rouen, une nouvelle équipe a pris les rênes de l'association. Elle se lance dans un programme entièrement inédit : elle offre une initiation gratuite aux grands jalons de l'histoire de l'art par des conférences-visites au cœur des collections du musée. Elle invite ainsi un plus large public à découvrir ses richesses.
Depuis le début novembre nous pouvons admirer une exposition consacrée *au Génie de Bologne, des Carrachi aux Gandolfi.* Les Carrache, Guerchin, Guido Reni ouvrent un chapitre grandiose de l'art italien. Cette exposition nous permet d'approfondir notre étude du thème *"Les mécénats princiers italiens à la Renaissance"*, sujet des conférences de l'Ecole du Louvre cette année. Comme au Havre, la qualité de ces conférences attire un public de plus en plus nombreux et, à notre vif regret, nous ne pouvons retenir toutes les demandes d'inscriptions.
Autre moment fort de l'année à venir : l'exposition *La mythologie de l'Ouest dans l'art américain, 1830-1940.* Les Amis de nos musées quitteront ainsi « la vieille Europe » pour découvrir le Nouveau Monde.

A tous ceux qui travaillent pour notre *Gazette*, un grand merci pour leur précieuse collaboration !

Très amicalement,

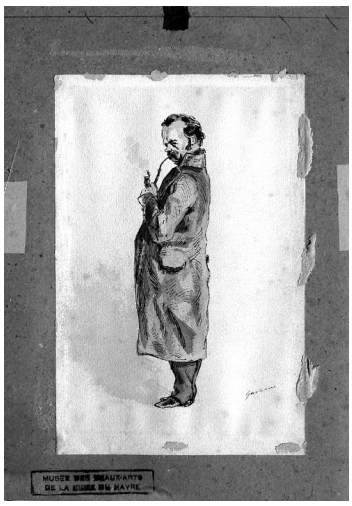
◆ *Brigitte Moulin, présidente, Le Havre*
◆ *Claude Turion, présidente, Rouen*

Mécénat : La restauration des

Le musée Malraux ouvrait à nouveau ses portes en mars 2006, après quelques mois de travaux rendus nécessaires pour intégrer la donation Senn-Foulds à ses collections. Ce réaménagement concernait aussi bien l'architecture que la muséographie. Dans ce nouvel agencement figure désormais un cabinet d'arts graphiques où sont exposés, par roulement, les nombreux dessins que possède le musée. Encore peu montrés, beaucoup d'entre eux exigent une restauration rigoureuse. L'AMAM s'est donc proposée pour participer à cette opération qui, entamée en 2006, se poursuivra en 2007.

Afin d'illustrer l'importance de ce travail, nous avons demandé à Agnès Gaudu, restauratrice d'œuvres graphiques, de nous donner quelques exemples de son intervention.

Jean-Barthold Jongkind
Le port de Dordrecht
Musée Malraux Le Havre



Paul Gavarni
Personnage fumant la pipe
Musée Malraux Le Havre

Les œuvres graphiques léguées par Charles-Auguste Marande au Musée Malraux en 1936, ont fait l'objet d'une campagne de conservation-restauration durant le premier semestre 2006. Il s'agit de vingt dessins (JC. Contel, A. Copieux, H. Daumier, P. Gavarni, J.-B. Jongkind, A. Marquet, M. Maufra, C. Montalba, C. Pissaro, A. Ravier), de trois pastels (N. Goeneutte et E. Vuillard, A. Sisley) et de deux gravures (P. Renouard et H. Rivière).

Les œuvres sur papier présentent une très grande fragilité. Leur restauration consiste à stabiliser et surtout à prévenir les phénomènes d'altérations, quelle que soit la technique employée (pastel, gouache, aquarelle…).

Les altérations peuvent être classées en trois catégories :

Mécaniques : le papier étant un matériau souple et fragile, il se trouve facilement déchiré, plié, gondolé et lacunaire.

Chimiques : la matière du papier peut être chimiquement modifiée par une température ou une humidité relative élevée et également par une exposition trop longue à la lumière. De plus, le papier peut être altéré par un contact prolongé avec un matériau acide (carton, adhésif…).

Biologiques : le papier est souvent endommagé par des facteurs biologiques allant des micro-organismes aux rongeurs.

Souvent les œuvres sur papier ont été fixées sur un support secondaire afin de les protéger ou de les exposer plus aisément. Cependant les cartons de montage utilisés contiennent pour la plupart des substances acides qui vont accélérer l'oxydation de la cellulose. Cette modification se visualise par un jaunissement du papier et une perte de souplesse du matériau (il devient cassant). *Le port de Dordrecht*, dessin réalisé par Jongkind, présente cette coloration, alors que les bords du dessin ont conservé la couleur d'origine.

Les différents systèmes de fixation ne sont pas toujours adaptés et contraignent parfois trop le papier. Le dessin de Gavarni, *Personnage fumant la pipe*, était collé sur toute sa périphérie sur un carton gris. Or ce type de montage dit « en tambour » peut engendrer d'importantes déchirures en cas de variations brusques du taux d'humidité relative. Par ailleurs, les adhésifs de type « scotch » ou les colles non adaptées peuvent tacher le papier.

D'où l'importance de conditionnements adaptés pour préserver les œuvres sur papier, avec si possible un contenant protecteur individuel.

Lors de cette campagne de restauration, tous les montages (en carton acide) ont été éliminés à sec au scalpel. Ensuite les dessins ont été dépoussiérés à l'aide d'un pinceau

dessins du musée Malraux

doux, puis nettoyés par gommage afin d'éliminer la poussière et les salissures car l'accumulation de poussière et d'humidité favorise l'apparition de moisissures.

Les bandes adhésives utilisées comme charnières ont été enlevées et les résidus de colle éliminés, soit par cataplasme de colle cellulosique, soit avec des bâtonnets de coton imbibés de solvant approprié si nécessaire.

Les réintégrations ont été réalisées avec du papier de même aspect et de même grammage que le papier d'œuvre puis teintées à l'aquarelle. Par exemple, l'estampe de Henri Rivière, *Marine*, était très lacunaire et collée avec un adhésif de type « scotch » sur toute sa périphérie. Cette fixation a provoqué d'importants gondolements du papier. L'estampe a donc été démontée, nettoyée, puis les lacunes ont été comblées avec du papier japonais (le papier d'œuvre étant de cette nature) mis au ton à l'aquarelle.

Pour finir, on procède au montage des dessins : un papier de même épaisseur que le papier d'œuvre est découpé à un millimètre autour du dessin, puis les deux sont collés ensemble à l'aide d'une fine bandelette de papier japonais de quatre millimètres de large, au verso. Ce montage est appelé « fausse marge » ou « dépassant ». Il permet de manipuler l'œuvre sans la toucher et de la fixer sur son support secondaire sans la contraindre. Il permet également de montrer l'œuvre dans sa totalité. Les dessins sont ensuite placés dans des passe-partout de carton au pH neutre.

Il est recommandé de ne pas exposer les œuvres sur papier plus de trois mois tous les trois ans, à raison de huit heures par jour à une intensité de cinquante lux (unité de mesure de l'éclairement), tout en effectuant un contrôle climatique du lieu d'exposition ou de conservation.

Les œuvres léguées par Charles-Auguste Marande sont d'une qualité remarquable. Le musée a eu la chance de recevoir récemment la donation Senn-Foulds non moins riche. Afin d'accueillir cette dernière donation, la mezzanine du musée a été réaménagée et un cabinet des dessins créé. Une partie des œuvres restaurées de la collection Marande y sont actuellement exposées.

◆ A. Gaudu

avant restauration

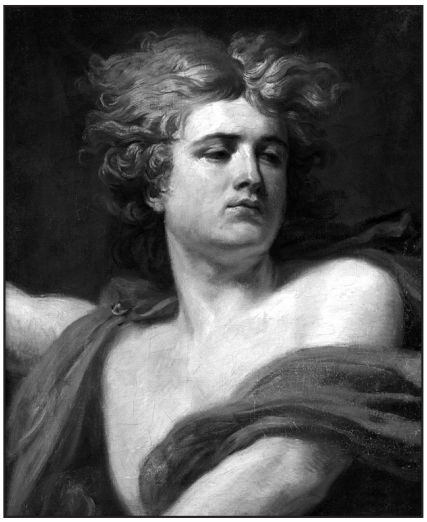
après restauration

Henri Rivière
Marine
Musée Malraux Le Havre

Une œuvre entre au Musée

« Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puis qu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Acheron,
Faisoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étaient frappés ».

Ainsi écrivait J. de La Fontaine dans ses fables au XVIIe siècle. Rappelons combien la ville de Rouen avait elle même été ravagée, à plusieurs reprises par la peste au XVIIe siècle.



Anicet Charles Gabriel Lemonnier
L'Ange exterminateur
Musée des Beaux Arts de Rouen

Un siècle auparavant, les habitants de l'Europe déjà frappés par ce mal, y voyaient une malédiction de Dieu, un châtiment divin.

C'est ce qu'exprime Anicet Charles Gabriel Lemonnier, né à Rouen en 1743 dans une famille bourgeoise. Lauréat du prix de Rome devant David, il part pour l'Italie en 1774, y reste sept ans. C'est là qu'il exécute en 1785, le tableau intitulé *Saint Charles Borromée portant le viatique aux pestiférés de Milan* ou *La Peste de Milan*. Le culte de Saint Charles Borromée était alors très en vogue.

Charles Borromée naît en 1538 dans une famille aristocratique lombarde. Il est nommé, à l'âge de vingt-deux ans Cardinal du diocèse de Milan. (Les Saints, Guide des Arts, Hazan). Secrétaire d'état à Rome, il apporte une contribution majeure au Concile de Trente. En 1564, il est ordonné prêtre et consacré évêque. Adoptant une vie austère, il applique les décisions du Concile de Trente qui prit fin en 1563, dont l'objectif était d'arrêter la propagation de la Réforme. Durant la peste qui sévit en 1574 à Milan, il reste proche de ses ouailles. Déployant un zèle exemplaire, il réconforte les pestiférés, sans craindre la contagion, en leur apportant la communion.

La Peste de Milan fut peinte à Rome, en 1785, sur commande de l'église du séminaire de Saint-Vivien de Rouen sur la Rive Gauche (construite entre 1765 et 1769) : avant d'être livrée, l'œuvre fut exposée avec d'autres peintures au Palais des Consuls de Rouen. Un article du *Journal de Normandie* souligne alors combien l'œuvre renouvelle les représentations habituelles de la scène où le saint joue le rôle de l'intercesseur. Les critiques anciennes du Salon y avaient remarqué la figure de l'Ange de la peste. « Ici, pas d'espoir, l'Ange brandissant un glaive plane dans les airs et annonce, par son air menaçant, que le ciel n'est point encore apaisé : idée poétique très ingénieuse qui ajoute à l'intérêt du sujet ».

Saisie à la Révolution, l'œuvre va enrichir les collections du musée des Beaux-Arts de Rouen, lors de sa création.

Une étude pour la figure de l'Ange exterminateur est passée en vente en 2005 chez Sotheby's à Paris. Cette étude qui se concentre sur le visage de l'Ange présenté en buste est d'un intérêt éminent pour les collections du musée. C'est tout naturellement que l'association des Amis des musées a décidé de l'offrir à la Ville et aux Rouennais.

◆ Claude Turion

Les dix ans de Midi-Musée-Musique

Le 18 novembre 1996, Claude Pétry, Catherine Flavigny, Marc Adam accueillaient les Amis des musées, avec les chœurs du Théâtre des Arts, dans la magnifique Salle du jubé. Dix ans déjà !

Rappelons la particularité de cette heure musicale : écouter dans les salles du musée, la musique d'une époque, si possible en correspondance avec les oeuvres exposées.

Après le concert anniversaire du 13 novembre proposé par Rémi Biet et la classe de jazz du Conservatoire National de Région, nous pourrons entendre le lundi 11 décembre le trio Epsilon dans des œuvres de Brahms et Schönberg, puis Haendel et Bach avec l'association Phares le 15 janvier ; suivront Mozart, Haydn, Schumann..

Tout un programme, composé avec les responsables du Conservatoire, pour découvrir de jeunes talents et réécouter des chefs-d'œuvre.

◆ Edith Delecluse

L'Ecole du Louvre en région avec les Amis des Musées de la Ville de Rouen

Images, couleurs et symboles dans les sociétés européennes

C'est une chance et un honneur pour les Amis des musées de la ville de Rouen que d'accueillir Michel Pastoureau pour une série de cinq conférences portant sur l'histoire et la symbolique des couleurs dans les sociétés européennes. Ancien élève de l'Ecole des Chartes, directeur d'études à l'Ecole pratique des hautes études où il occupe la chaire d'histoire de la symbolique médiévale, c'est l'une des personnalités les plus éminentes de l'histoire culturelle européenne.

Depuis plus de trente ans, Michel Pastoureau, en effet, a orienté ses recherches et ses réflexions vers des domaines jusqu'alors peu fréquentés par les historiens qu'il a, par ses travaux, fortement contribué à réhabiliter : les armoiries, les sceaux et les images. Mais c'est en s'attachant à l'histoire des couleurs, aux sensibilités, à la culture et aux systèmes de valeurs qu'elles expriment, qu'il a exploré et défriché un champ d'investigation profondément nouveau, esquissant ainsi les contours d'une discipline à construire, celle de l'histoire symbolique.

Une quarantaine de publications font de lui le spécialiste international de cette nouvelle discipline. Pour autant, loin de se cantonner à la sphère des érudits, Michel Pastoureau a su faire partager ses passions au grand public par des ouvrages à la fois savants et enjoués, parfois rehaussés d'une somptueuse iconographie, comme *L'Etoffe du Diable. Une histoire des rayures et des tissus rayés* (Paris, Seuil, 1991), *Les emblèmes de la France* (Paris, Bonneton, 1998), *Bleu, histoire d'une couleur* (Paris, Seuil, 2000) et tout récemment *Une histoire symbolique de l'Occident médiéval* (Paris, Seuil, 2004).

◆ Armelle Sentilhes
Conservateur général du patrimoine

Les Amis des Musées de la Ville de Rouen

1, place Restout, 76000 Rouen
Tél. 02 35 07 37 35
amismuseesrouen@orangefr

Présidente : Claude Turion
Vices-Présidents : Catherine Bastard, Nicolas Plantrou
Secrétaire : Sylvie Morin
Trésorier : Bernard Wallaert

Responsables d'activités :

Les conférences du samedi : Catherine Bastard, Marie Odile Dévé, Armelle Sentilhes

Programme Association : Catherine Bastard

Sorties : Sylvie Morin, Jean François Maillard

Midi-Musée-Musique : Edith Delécluse, Jean Morin, Francoise Sauger, Claude Turion

Ecole du Louvre : Marie Claire Bornet, Brigitte Hammer

Communication : Marie Odile Dévé, Claude Godin, Nicolas Plantrou, Armelle Sentilhes

Accueil : Marie France Barret, Marie Perrine Coiffier, Maddy Maisonneuve, Françoise Vallée-Jamot, Janine Wallaert.

Permanences le mercredi de 15h à 17h

Gérard David
La Vierge entre les vierges
Musée des Beaux Arts de Rouen

Exposition : Emile-Othon Friesz

Il y a tout juste un siècle, la vie culturelle havraise connaissait un nouvel essor avec la création d'une association qui se fixait comme but la promotion de l'art moderne. Le Cercle de l'Art Moderne, fondé en 1906 par un ensemble d'artistes et d'amateurs, le plus souvent grands collectionneurs, allait animer quatre années durant la scène culturelle de notre cité, organisant des expositions, des concerts, des conférences, des lectures de poésie et invitant les artistes les plus novateurs de l'époque. Parmi les fondateurs du Cercle, on retrouvait des collectionneurs tels que Charles-Auguste Marande et Olivier Senn ainsi que des peintres, Georges Braque, Raoul Dufy et Othon Friesz.
Il y a un siècle également, deux d'entre eux, Braque et Friesz, quittaient Le Havre pour Anvers, le temps de l'été, pour aller peindre ensemble et adopter de concert la « manière fauve ». A leur retour, le Cercle de l'Art Moderne présentait la quasi totalité des œuvres de Friesz exécutées dans le port belge, lors d'une exposition tenue dans les salons de l'hôtel de ville. S'ouvrait alors pour Friesz l'une des périodes les plus fécondes de sa carrière de peintre.
Riche des collections de Marande et de Senn, du legs de Madame Dufy et d'un ensemble assez conséquent d'œuvres de Friesz, le musée Malraux s'attache à mieux connaître la personnalité, l'œuvre ou la collection des membres fondateurs du Cercle ainsi que le fonctionnement et les activités de cette association.

C'est dans cette perspective que deux expositions monographiques ont d'ores et déjà été consacrées à Braque et à Dufy (en 1999 et en 2003). Avant d'envisager une exposition d'envergure sur le Cercle de l'Art Moderne et de réunir le plus grand nombre d'œuvres présentées à l'occasion des salons organisés par ses membres entre 1906 et 1909, nous achevons de préparer la troisième monographie d'artiste, celle d'Othon Friesz, qui sera ouverte au musée Malraux à l'automne 2007.
Plus que les deux manifestations précédentes, celle-ci revêt un caractère particulier. Préparée, comme pour Dufy, en partenariat avec les musées de Céret et de Roubaix et l'aide scientifique de David Butcher, doctorant en histoire de l'art à Paris I Panthéon-Sorbonne et d'Odile Aittouarès, expert de l'œuvre de Friesz, cette exposition a un enjeu très stimulant puisqu'il s'agit ni plus ni moins d'organiser la première réelle rétrospective d'Othon Friesz et de s'interroger sur sa place dans l'histoire de l'art de la première moitié du XXe siècle.

Emile-Othon Friesz, né en 1879 au Havre, est mort à Paris en 1949. Certes plusieurs expositions lui ont déjà été consacrées, dont celle du Havre en 1979 pour le centième anniversaire de sa naissance (Francis Ribemont commissaire, exposition présentée également à La Roche-sur-Yon et à La Rochelle). Le nom de l'artiste est attaché à l'une des pages les plus extraordinaires de la vie artistique française du début du XXe siècle, le fauvisme. Mais pour diverses raisons l'artiste reste néanmoins peu connu du grand public. Friesz est desservi par une production inégale, parfois « alimentaire » pendant l'entre-deux-guerres, par la circulation notoire de faux, et ce dès son vivant, par sa participation au voyage en Allemagne en 1941 et enfin par une personnalité assez arrogante qui ne le rend pas toujours très sympathique.

(1879 – 1949) : « Un fauve baroque »

Un travail entamé dans les années 1970 par Robert Martin et poursuivi par Odile Aittouarès a abouti à la publication en 1995 du premier volume du catalogue raisonné des peintures de Friesz permettant de faire un tri rigoureux entre les œuvres et d'écarter ainsi les faux. Aujourd'hui, Odile Aittouarès prépare la sortie du deuxième tome de cet ouvrage. David Butcher, lui, achève une thèse sous la direction de Philippe Dagen à l'Université Paris I. Grâce à un important dépouillement d'archives et une mise à plat de l'ensemble des sources, il réévalue entièrement le rôle de Friesz dans l'art des premières décennies du siècle et souligne notamment son apport original au fauvisme. L'exposition et la publication qui l'accompagnera s'appuient sur ce travail scientifique.

L'exposition réunira pour la première fois un nombre important d'œuvres (au total près de 150), rigoureusement choisies, provenant de collections publiques et privées françaises et étrangères. Une partie est à ce jour inédite. Leur provenance atteste la cote internationale de Friesz de son vivant. Il fut en effet acquis par des collectionneurs célèbres tel Morosov (œuvres au musée Pouchkine et à l'Ermitage) ou Johs Rump (ensemble très important de pièces au Statens Museum for Kunst de Copenhague), par de grands musées comme la Nasjonalgalleriet d'Oslo, le Staatliche Kunstsammlungen de Dresde, le Moderna Museet de Stockholm…

Emile-Othon Friesz
Paysage
Gravure sur bois
Musée Malraux Le Havre

S'il s'aventura moins que son ami Dufy dans la sphère décorative, Friesz n'en fit pas moins, comme nombre de ses amis fauves, quelques incursions dans ce domaine. L'acquisition par le musée Malraux, en décembre 2005, de l'ensemble des jardinières en céramique provenant de la Villa des Baigneuses à Sainte-Adresse et réalisé avec André Metthey a récemment mis en valeur cette courte mais fructueuse collaboration avec le céramiste autour des années 1908-1909. Friesz, comme Dufy également, se fit à l'occasion illustrateur (bois gravés), dessinateur de cartons de tapisserie (*La Paix*, pour le Palais de la Société des Nations à Genève, 1935-1937), de paravents, décorateur pour des collectionneurs privés (son mécène Léon Pédron, le vicomte Amédée de Flers…) ou des institutions (paquebot France, commande de l'Etat confiée à Dufy et Friesz pour le bar-fumoir du Palais de Chaillot, *La Seine*, 1937).

C'est donc bien une véritable rétrospective que la ville natale de Friesz s'apprête à présenter. Elle montrera l'ensemble des facettes de l'œuvre de Friesz en s'appuyant sur une analyse critique. La réunion et la confrontation de pièces inédites aux côtés d'œuvres plus connues provenant essentiellement de collections publiques permettront de mettre en valeur la plupart des séries qui ont scandé la production de l'artiste : ses débuts, sous le signe de l'impressionnisme et de l'influence de Pissarro et de Guillaumin, les trois séries qui constituent son aventure fauve (le séjour à Anvers avec Georges Braque durant l'été 1906, l'automne-hiver 1906-1907 à Honfleur sur la Côte de Grâce, l'été 1907 à La Ciotat et Cassis, de nouveau aux côtés de Braque) qui seront abondamment et de manière tout à fait exceptionnelle illustrées dans l'exposition, l'ensemble très cézannien des *Baigneuses*, la série la

AMAM
CONSEIL D'ADMINISTRATION

- Présidente :
  Brigitte Moulin
- Vice-Présidents :
  Pierre Louet
  Brigitte Prieur
- Secrétaire :
  Jocelyne Le Tacon
- Secrétaire adjointe :
  Elisabeth Delestre
- Trésorier :
  Francis Doucy
- Trésorière adjointe :
  Hélène Reboulin
- Administrateurs :
  Anne-Marie Castelain
  Béatrice Chegaray
  Sophie Duflocq

AMAM
Les Amis du Musée A. Malraux
2, boulevard Clemenceau
76600 Le Havre
Tél. 02 35 41 25 31
E-mail : AMAM2@wanadoo.fr
www : ville-lehavre.fr

Permanences
Lundi de 11h30 à 14h
Jeudi de 16 h à 18 h

plus complète à ce jour des céramiques connues, sans oublier les somptueuses séries de nus féminins ou de natures mortes de l'entre-deux-guerres…

Il est important de souligner que la sélection des pièces qui seront présentées a été faite avec le souci d'écarter systématiquement les œuvres faibles (et on aura compris qu'il y en a), celles plus « alimentaires » que Friesz lui-même appelait « des petites toiles bifsteaks », pour donner enfin une réelle lisibilité à l'œuvre de Friesz. C'est pourquoi nous avons été tentés, à un certain moment, de ne présenter que les œuvres peintes avant la première guerre mondiale et qui correspondent aux meilleures années de Friesz. Cette idée a rapidement été repoussée, d'une part, parce qu'il existait de très belles pièces exécutées entre les deux guerres, d'autre part, parce qu'il eût été injuste (et indéfendable) d'ignorer toute cette partie de l'œuvre de Friesz qui s'inscrit dans le mouvement général de ce que l'on a nommé « le retour à l'ordre » en France. Friesz, comme d'autres de ses amis fauves – Derain, Vlaminck – revient très tôt, sous l'influence de Cézanne, à un art classique qui revendique sa place dans la continuité d'une longue tradition française, « des primitifs d'Avignon, des Clouet, des frères Le Nain à Cézanne en passant par Poussin, Le Lorrain, Watteau, Chardin et Corot ». Grandeur des thèmes, composition structurée, primauté de la ligne et du dessin sur la couleur, caractérisent alors la peinture de Friesz qui tente, dans un style très personnel et expressif, de faire la synthèse entre tradition et modernité et d'approcher ce qu'il appelle « ce quelque chose de stable et d'éternel qu'avait entrevu Nicolas Poussin ».

Si la contribution personnelle de cet artiste au fauvisme sera mise clairement en évidence, avec ce lyrisme qui le caractérise (aucun artiste fauve n'est peut-être jamais allé aussi loin dans l'exaltation de la ligne et de la liberté des formes), d'autres aspects plus méconnus de son art seront abordés et présentés, souvent pour la première fois au public. Il s'agissait moins dans notre esprit de rendre un hommage appuyé à Friesz, qui demeure, tant dans ses œuvres que dans sa vie, un artiste ambigu, que de tenter, par une analyse rigoureuse, de redonner sa juste place, dans l'histoire de l'art de la première moitié du XXe siècle, à ce peintre havrais trop souvent éclipsé par ses grands amis de jeunesse, Georges Braque et Raoul Dufy.

◆ Annette Haudiquet
Conservateur en chef, musée Malraux

Exposition, Roubaix, La Piscine Musée d'Art et d'Industrie André Diligent : 17 février – 20 mai 2007
Céret, musée d'Art moderne : 16 juin – 30 septembre 2007
Le Havre, musée Malraux : 10 octobre 2007 – 27 janvier 2008

L'envers du Miroir

Miroir du temps : c'était un titre assez mystérieux, sur lequel nous avons beaucoup réfléchi, nous demandant s'il permettrait de donner une idée claire du contenu de l'exposition. C'était le titre original : *Specchio del Tempo* en italien – mais dans cette langue il n'a été qu'un titre de travail, puisque l'exposition n'a été présentée, avant Rouen, qu'à Pékin. Là-bas ce fut *Mirroring the Age* dans la langue internationale, et je serais bien en peine de vous le donner en chinois. Toujours est-il que ce titre était à la fois poétique et parfaitement juste. Pas moyen d'utiliser la formule classique pour allécher le grand public : de X à Y, en choisissant deux noms bien impressionnants. Il n'en manquait pourtant pas dans l'exposition, mais pour respecter la chronologie, il aurait fallu dire : Du Maître de la Croix n° 434 à Giuseppe Bezzuoli ! De quoi en laisser plus d'un perplexe. Bref, le titre d'origine, avec cette idée du tableau comme un miroir, non seulement de la personne mais aussi de son temps, des changements de la pensée et de ceux la société, a été maintenu de Pékin à Rouen.

Et ce sont près de 90 000 visiteurs, contre 130 000 à Pékin, qui ont embarqué pour cette croisière sur le flot majestueux de l'art italien. Nous avons renoué avec les journées de grande affluence, et leur lot de petits tracas, mais surtout cette sensation si réconfortante de voir le musée devenir un pôle d'attraction irrésistible, accueillant des visiteurs venus de loin, qui ne le connaissaient pas et qui, s'ils ont eu le courage de visiter aussi les collections permanentes, ont été saisis. Beaucoup ont déclaré qu'il leur faudrait revenir à Rouen bientôt.

L'équipe du musée, qui a travaillé dans des conditions extrêmes pendant toute la durée de l'exposition, en particulier le dernier mois pour les agents d'accueil, a été renforcée par cette aventure. La solidarité entre tous ses membres, déjà tout à fait remarquable en temps « normal », s'est accrue et les bons souvenirs sont nombreux. Du côté de la conservation, on tâche de rattraper le retard engendré par cette exposition qui a surgi de façon assez impromptue dans un programme déjà chargé. Au démontage de *Miroir du Temps* a succédé celui de *Céramique Fiction*, et la cohabitation de ces deux événements est à l'image de la diversité des activités du musée.

Le dispositif mis en place pour accueillir un tel ensemble de chefs-d'œuvre ne manquait pas de saveur. L'arrivée des camions, plusieurs nuits successives, entourés d'impressionnantes escortes de gendarmerie ; le soin religieux avec lequel nos collègues napolitains ont placé le précieux camée de la Dispute de l'Attique dans sa vitrine blindée et piégée ; les longues séances de constat d'état, à la loupe, à l'arrivée et au départ, pour vérifier que les panneaux de Lippi, de Mantegna et des autres ont séjourné à Rouen sans le moindre dommage ; le vernissage très protocolaire ; la campagne de communication que certains, une fois n'est pas coutume, ont comparée à un *tsunami* ; l'effervescence du service des publics dont les prestations se sont multipliées semaine après semaine ; l'ouverture, enfin, d'une nouvelle (et délicieuse) cafétéria dans le jardin des sculptures, autant de choses qui faisaient de cette exposition un moment privilégié.

Il faut remercier à nouveau tous ceux, et ils sont nombreux, qui ont contribué à rendre la chose possible, en premier lieu nos collègues des musées de Florence qui nous ont témoigné une totale confiance et ont supervisé tout ce projet en véritables *gentiluomini.*

◆ Laurent Salomé

Piero del Pollaiolo
Portrait de femme
Florence, galerie des Offices

Expositions 2006-2007 :

Le Génie de Bologne, des Carracci aux Gandolfi

Dessins des XVIIe et XVIIIe siècles

2 novembre 2006 – 4 février 2007

Exposition reconnue d'intérêt national par le ministère de la culture et de la communication

Giovanni Francesco Barbieri, dit il Guercino (1591-1666)
Allégorie de la Gloire
Dijon, musée des Beaux-Arts

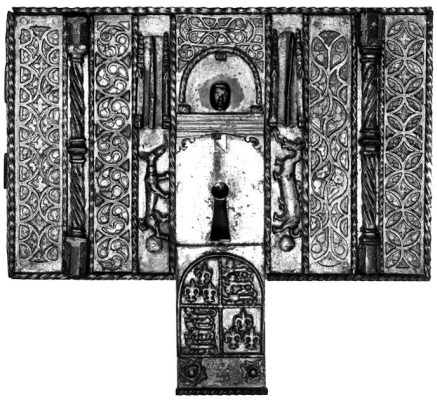
Avec *Le Génie de Bologne*, le musée poursuit une « saison italienne » fastueusement commencée. Réalisée en collaboration avec le musée du Louvre, l'exposition s'inscrit dans une série de sept manifestations organisées à travers la France, consacrées au dessin en Italie aux XVIIe et XVIIIe siècles. Sous l'impulsion des Carracci, Bologne s'impose vers 1600 comme l'un des principaux pôles artistiques de la Péninsule, d'où sortiront certaines des plus fortes personnalités du baroque européen, comme Guido Reni ou Guercino. Cent dix dessins, dont près d'un quart prêtés par le Louvre, permettent de porter un regard neuf sur la richesse d'une école qui a attribué une place centrale au travail graphique, toutes techniques confondues. Des dessins de Ludovico et Annibale Carracci jusqu'à ceux des frères Gandolfi, l'exposition fait alterner des œuvres nées d'une synthèse miraculeuse entre la vie et l'idéal et des pièces marquées par un naturalisme plein d'humour : elle propose une belle leçon d'esthétique baroque.

◆ Diederik Bakhuÿs

La fidèle ouverture ou l'art du serrurier

Musée Le Secq des Tournelles

22 juin – 28 octobre 2007



Serrure aux armes des Tudor,
vers 1539-1552
Londres, Victoria and Albert Museum

Une des grandes richesse du musée Le Secq des Tournelles est sa collection de serrures : serrures de tous âges, depuis le XVe siècle, de toutes provenances, France, Allemagne, Autriche, Flandres, Italie, et de toutes sortes, de la serrure de portefeuille à la serrure de portail. Catherine Vaudour avait publié en 1981, la partie médiévale de cette collection, et le reste était en attente. De là est né le projet d'exposition intitulé *La Fidèle ouverture ou l'art du serrurier* (21 juin – 28 octobre 2007).

Toutes les serrures de la collection seront montrées et publiées et, pour mieux les situer dans leur temps, elles seront confrontées à une quarantaine de serrures empruntées à des musées ou à des collectionneurs français ou étrangers : telle l'exceptionnelle serrure de Beddington House, propriété de la couronne anglaise aux armes des Tudor (vers 1539-1552). Un grand ensemble de serrures de maîtrises particulièrement soignées jalonnera le parcours du XVe au XIXe siècle.

Cette exposition s'appuie sur un travail scientifique, reposant sur les traités anciens et conduit avec le restaurateur de serrures, Alain de Saint-Exupéry. Elle sera une manifestation originale, que l'on espère exemplaire par l'initiation qu'elle offrira au public sur cet art. Car le public attendu n'est pas seulement le public international des collectionneurs de serrures pour qui cette collection est la grande référence et dont l'association organise une visite à Rouen du 13 au 16 septembre prochains. Mais tous les publics sensibles au beau travail et séduits par l'ingéniosité technique seront conviés, grâce aux aménagements scénographiques et aux dispositifs ayant pour but de rendre accessible cet art très élaboré.

◆ Marie Pessiot

Auburtin
Un peintre des infinis

Fils d'un architecte reconnu, originaire de Lorraine, Jean-Francis Auburtin (1866-1930), est l'aîné d'une fratrie de quatre enfants. Il entre à L'Ecole Alsacienne à Paris en 1875 qui, dès sa création en 1871, se veut un des laboratoires de l'école laïque et républicaine. Il y effectue une scolarité exemplaire qui le mène jusqu'en classe de rhétorique aux côtés de ses condisciples, André Gide et Pierre Louÿs.

Formé dès ses plus jeunes années auprès du peintre Théodore Devilly, il montre rapidement des prédispositions pour toutes les créations ayant pour thème la nature. Probablement influencé par ce premier maître, il intègre l'Ecole des beaux-arts de Paris où il remporte plusieurs prix. Dès 1892, il quitte l'Ecole et renonce à se présenter au concours du prix de Rome, car son mariage lui en défend désormais l'accès. En effet, le 17 janvier, il se fiance avec Marthe Deloye qui est la sœur d'un de ses compagnons de l'Ecole Alsacienne et la fille d'un général d'artillerie très en vue. Quelques mois plus tard, ils se marient, en l'église Saint-Sulpice, à Paris. S'ensuit un long voyage de noces en Italie où, à partir du mois de février 1893, ils visitent Florence, Pompéi et Naples. Ce périple italien, qui tient autant du voyage de noces que du voyage d'étude, se poursuit en avril et en mai sur la côte amalfitaine. Les fresquistes vont retenir plus particulièrement l'attention du peintre, notamment ceux de Pompéi et de Florence.

A son retour, en 1895, il entame une carrière de grand décorateur, essentiellement pour les bâtiments publics, qui ne prendra fin qu'en 1924, avec son ultime commande pour le Conseil d'Etat, à Paris. En disciple spirituel de Puvis de Chavannes, il réalise de grands décors arcadiens aux tons doux et nuancés dans lesquels de longues silhouette féminines, vêtues de toges blanches rythment sereinement les compositions.

Jean-Francis Auburtin est aussi un peintre de chevalet qui excelle dans l'emploi conjugué de la gouache et du fusain. En janvier 1897, les Galeries de la Bodinière lui consacrent sa première exposition personnelle. Le peintre y présente des vues de Provence et de Belle-Isle. Régulièrement, Auburtin effectue, tout au long de sa vie, de longs séjours sur l'île de Porquerolles, en Bretagne, en Corse ou sur les rives du lac d'Annecy, avant de se fixer, dès 1904, à Varengeville, en Normandie.

Le 15 janvier 1907, Auburtin et sa femme achètent un terrain dans le petit village niché à l'aplomb de la falaise. Son frère, Marcel est chargé de la construction. Il décide de renouer avec la tradition néo-normande de la grande demeure aux espaces généreux où la lumière entre de manière privilégiée. La toiture, aux nombreuses pentes inclinées légèrement en pagode, n'est pas sans rappeler les villas d'Houlgate, réalisées par leur père Emile Auburtin. La recherche de confort et le modernisme de cette réalisation sont à rapprocher de la maison de Guillaume Mallet au Bois des Moutiers, édifiée quelques années auparavant. Marcel Auburtin construit aux abords immédiats de la maison, l'atelier du peintre aux vastes volumes. Charmé par ce lieu, l'architecte y construit sa propre maison, dans la proximité de celle de son frère, en 1921.

Loin des groupes et des coteries, Auburtin connaît, cependant, une vie riche de rencontres, d'échanges et d'amitiés profondes. A Paris, Auburtin s'investit au sein de la Société Nationale des Beaux-Arts dont il devient sociétaire en 1899. A Saint-Cloud, quai Carnot, il reçoit régulièrement dans son atelier. Son amie, la danseuse américaine Loïe Füller, y présente avec sa troupe un spectacle, en 1914. Leur coopération ne s'arrête pas là. La danseuse s'inspire, à maintes reprises, des toiles du peintre pour créer ses tableaux scéniques. Tandis que ce dernier réalise de nombreux dessins sur le thème de la danse en prenant pour modèles les petites danseuses de son école. Le sculpteur Rodin va également jouer un rôle important dans la vie du peintre. Au-delà de l'amitié et de l'admiration réciproque qui rapproche les deux hommes, ils s'échangent de nombreux modèles qui vont indifféremment travailler et pour l'un et pour l'autre.

Auburtin construit son art au carrefour d'influences diverses. Solitaire, au sein de la nature grandiose, il pose ses pas dans ceux de Monet, choisissant des sites similaires en Bretagne ou en Normandie. Il se révèle proche des peintres nabis quand il cerne son motif au fusain et utilise de grands aplats de couleurs. Profondément ancré dans son époque, il participe à cette fin de siècle qui voit naître l'Art nouveau, le mouvement symboliste et la découverte des arts d'Extrême-Orient. Bien qu'exposant jusqu'en 1929 à la Société Nationale des Beaux-Arts, il s'éteint à Dieppe, le 22 mai 1930, méconnu de tous. Il est enterré dans le petit cimetière marin de Varengeville, dominant pour l'éternité ce paysage qu'il a tant contemplé.

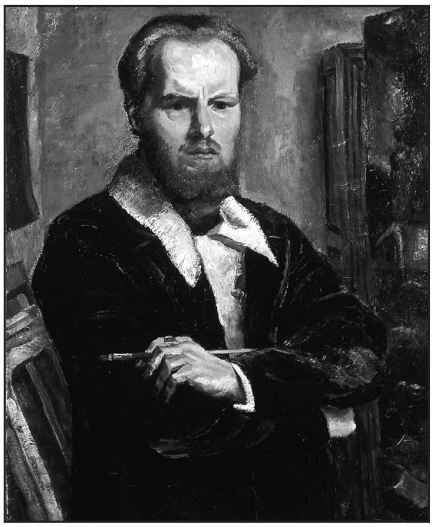
◆ Géraldine Lefebvre
Bibliothécaire-documentaliste,
musée Malraux

Exposition *Jean-Francis Auburtin : Variations normandes*
Musée Malraux Le Havre
du 14 octobre 2006 au 28 janvier 2007

La galerie des Modernes du musée du Havre

Le nom d'Alphonse Saladin, conservateur des musées du Havre pendant un quart de siècle de 1925 à 1951, restait jusqu'à présent lié au legs Marande. La publication récente d'un ouvrage consacré au peintre hollandais Conrad Kickert [1] et la découverte dans les archives du musée Malraux des lettres que lui envoya le sculpteur havrais, dès son entrée en fonction[2], permettent aujourd'hui d'éclairer un pan entier de l'histoire des collections et de mieux comprendre peut-être les motifs de la générosité de Charles-Auguste Marande.

Pendant trois ans, de 1926 à 1928, le cahier d'inventaire du musée Malraux indique l'acquisition de dizaines d'œuvres d'artistes vivants pour un montant invariable de 250 francs. Quinze pièces négociées dans des conditions aussi avantageuses, on louerait à moins l'habileté du conservateur. A vingt-cinq, on crierait à l'aubaine. A plus de soixante, la voix manque et ce, d'autant plus que parmi les signatures sortent du lot Laprade, Maurice Denis, Wlérick, Contesse, Picart-Ledoux, Lhôte ou Gleizes.



Conrad Kickert
Mon portrait, 1922
Collection Christian Gard

Le plan conçu par Alphonse Saladin, avec la complicité de son ami Conrad Kickert, était d'une telle simplicité qu'il fonctionna au-delà de toute espérance. Résolu à dépoussiérer les lieux dont on lui confiait la charge, le conservateur forma le projet d'ouvrir une galerie de peinture moderne, tant il souhaitait que ce « musée fût un organisme vivant ». Par l'intermédiaire du Hollandais, proche de tous les artistes de l'Ecole de Paris[3], Saladin sollicita, sans distinction de genre, l'aide des peintres et des sculpteurs pour enrichir sa future galerie. Le marché était simple : une compensation financière de 250 francs contre l'une de leurs œuvres. Ce que son geste avait d'extraordinaire lui attira le soutien de gens peu ordinaires. Fénéon prêta sa plume pour soutenir l'entreprise et, grands seigneurs, Vlaminck et Foujita dédaignèrent toute contrepartie.

Le 12 mai 1928, la nouvelle galerie était inaugurée en présence d'une pléiade de donateurs et d'éminents représentants du ministère des Beaux-Arts. Le musée et la Ville du Havre revendiquaient leur volonté de poursuivre leur engagement en faveur de la modernité. Après les négociations menées directement avec Monet ou Pissarro, les ouvertures vers l'avant-garde affichées par les amateurs du Cercle de l'art moderne, Alphonse Saladin continuait l'œuvre enthousiaste de ses prédécesseurs. Dès lors on s'étonne moins que huit ans plus tard, Charles-Auguste Marande ait décidé d'offrir sa collection à une institution animée d'un tel dynamisme.

◆ Jean-Pierre Mélot
Conservateur, musée Malraux

1) *Lucien Gard, Conrad Kickert, le peintre hollandais de Montparnasse*, Anne et Lucien Gard, 2006.
2) Il s'agit d'un ensemble de 19 lettres aimablement offertes par les descendants de Conrad Kickert.
3) Conrad Kickert (1882 - 1965) s'installe en France en 1906. Peintre, professeur et collectionneur, Kickert organise de nombreuses expositions d'artistes de l'Ecole de Paris en Hollande (Picasso, Gleizes, Gromaire, Léger…)

Un regard, une œuvre

Charles De La Fosse
Le Lever du Soleil vers 1678
Musée des Beaux-Arts de Rouen

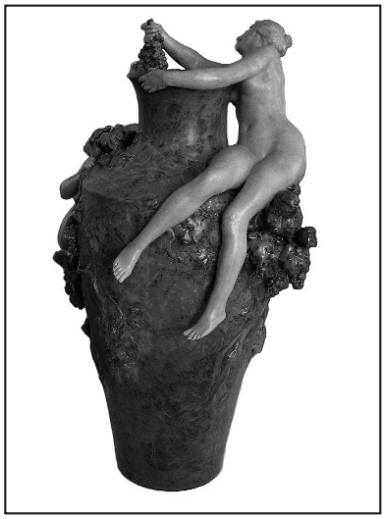
Le tableau de Charles de La Fosse pourrait presque résumer à lui seul les ambitions poétiques et rhétoriques du règne de Louis XIV qui, faut-il le rappeler, avait choisi de s'identifier à Apollon et au soleil. Cette scène éblouissante, qui ne perd rien de sa force dans le traitement en petit format, marque le moment où la carrière de l'artiste prend son essor : élève depuis longtemps de Charles Le Brun avec qui il a travaillé à des décors importants dès les années 1650, La Fosse est désormais chargé personnellement de grandes commandes royales. Il est reçu à l'Académie royale de peinture et de sculpture en 1673, peu de temps après avoir réalisé ce *Lever du soleil*. L'œuvre se rattache au décor du plafond du Salon d'Apollon au château de Versailles, commandé à cette époque et achevé en 1681. Toutefois certaines différences, notamment l'absence ici de la figure de la France, ont pu faire penser à un autre projet pour une demeure privée ; quoi qu'il en soit ce petit chef-d'œuvre n'est pas à proprement parler une esquisse préparatoire. Il n'est pas impossible qu'il ait été destiné à servir de morceau de réception à l'Académie. On sait en effet que lorsqu'il postule à un siège d'académicien en 1671, La Fosse demande à traiter un autre sujet que celui qui lui était demandé à l'origine, souhaitant reprendre « pour sujet de son tableau le mesme qui luy a esté ordonné de faire pour Versailles ». Mais c'est finalement un *Enlèvement de Proserpine* que l'artiste présentera en 1673. L'histoire est donc un peu compliquée mais il est clair que notre tableau se situe à un moment décisif de la carrière du peintre.
Pour ceux qui penseraient encore que la peinture « décorative » n'a pas la même intensité ou la même hauteur de vue que la peinture de chevalet, voici une œuvre qui remet les choses en place. Autour du char d'Apollon, le mouvement majestueux qui fait triompher le jour sur la nuit et la vertu sur le vice, s'accomplit avec une grande lisibilité, suggérant à merveille un ordre du monde transcendant et poétique. Les bienfaits du soleil se traduisent dans le jeu de figures allégoriques pleines de naturel et de sensualité, mettant en scène un moment de réveil embué qui nous semble bien familier. C'est cette réconciliation entre la grande démonstration mythologique et un naturalisme presque intime qui fait la grandeur de la peinture française à cette époque.

Le talent particulier de La Fosse en matière de coloris est alors très remarqué et l'on sait que cette palette nouvelle, à la fois chaude et nacrée, sera l'une des composantes essentielles du renouveau de la peinture à la fin du règne du Roi Soleil. C'est le moment où éclate la célèbre querelle du coloris, dans laquelle s'opposent les tenants du dessin parfait, sous la bannière de Poussin, et les adeptes de la couleur comme élément structurant de la peinture, ces derniers se réclamant plutôt des Vénitiens ou de Rubens : on parle aussi de la querelle des « poussinistes » et des « rubénistes ». La Fosse est considéré comme une figure majeure du camp de la couleur. Mais la dimension rubénienne habituellement soulignée dans son œuvre ne doit pas faire oublier l'importance de ses sources italiennes. Son séjour à Rome, Venise et Parme entre 1658 et 1663 a forgé son style et le souvenir de Corrège, par exemple, est très présent dans notre tableau. Si ce riche héritage se transmet à la peinture française du XVIIIe siècle, c'est en grande partie grâce à Charles de La Fosse. Travaillant à la fin de sa vie dans le cercle du financier Crozat, où se côtoyaient de nombreux artistes, on pense qu'il y a fortement marqué, parmi d'autres, le jeune Antoine Watteau.

◆ Laurent Salomé

Les Sèvres du musée de Rouen

Les Cinq Parties du Monde
Vase du Creusot C (détail)
Porcelaine blanche à décor bleu rehaussé d'or et médaillons en pâte sur pâte.
Forme : Claude-Nicolas Alexandre SANDIER, décor: Taxile DOAT
Date de création : 1899 /1900 à Sèvres
Envoi de Sèvres au musée de Rouen en 1901



Les Raisins
Paul Arthur MASSOULE
Grès, fond au grand feu
Date de création : 1898, à Sèvres
Envoi de Sèvres au musée de Rouen, en 1901

L'ouverture de deux salles du musée de la Céramique consacrées à la collection de Sèvres envoyés à Rouen par la Manufacture depuis la seconde moitié du XIXe siècle, constitue l'un des temps fort de cette rentrée.

Conservées jusqu'alors en réserve, ces œuvres en porcelaine ou en grès n'ont jamais été montrées au public. Mises à l'honneur aujourd'hui, elles permettent ainsi au visiteur d'appréhender les recherches de couleurs, de décors et d'effets ainsi que les nouveaux matériaux, le grès fin par exemple, mis en œuvre par les céramistes du XIXe et de la première moitié du XXe siècle.

Les reliefs en faïence émaillée de la maison Loebnitz présentés depuis quelques temps dans le vestibule du musée avaient ouvert la voie et permis d'envisager la céramique sous un autre jour, notamment dans des applications architecturales si prisées du XIXe siècle. La collection des Sèvres prend désormais le relais et offre à voir la céramique dans tous ses états et son raffinement. La porcelaine y brille d'un rouge éclatant à l'instar des productions chinoises, se montre enrichie d'émaux de grès ou de décors translucides dits en pâte sur pâte tandis que le grès, remis à l'honneur par les plus grands artistes du XIXe siècle, s'affirme comme symbole de modernité.

Fournisseur attitré des Palais de la Nation, la Manufacture de Sèvres, relativement protégée par son statut officiel, dut faire face au XIXe siècle, à un vent de critiques violentes remettant en cause son fonctionnement voire même sa raison d'être. Pourvoyeuse de cadeaux diplomatiques, de services de table et d'ornements divers pour les différentes administrations, elle revendiquait aussi un rôle de conseil et d'assistance technique auprès des fabricants français. Une profonde réforme mise en œuvre en 1892, réaffirma son rôle d'enseignement et sa mission éducative.

La politique d'envois de pièces anciennes ou contemporaines que Sèvres mena dès lors de manière systématique à destination des musées de province lui permit de montrer ses créations les plus récentes auprès d'un large public et de légitimer son existence.

Fort d'une longue tradition céramique, le musée de Rouen fut particulièrement bien doté grâce à différents envois, dont les plus importants datent de 1884, 1901 et 1934. Le vase hispano-moresque de l'Alhambra accueilli dès 1851 et aujourd'hui conservé au musée des Beaux-Arts peut être considéré comme le brillant prémisse de cette campagne de dépôts. Une centaine de pièces plus un ensemble de petits bustes en biscuit attribué dès 1882 et 1883, forment aujourd'hui la collection des Sèvres du musée de la Céramique.

Trois beaux ensembles illustrent e dernier quart du XIXe siècle, la création autour de 1900 et la période entre-deux-guerres. Formes nouvelles empruntées à la nature, décors flammés, cristallisations… les Sèvres du musée de Rouen illustrent magnifiquement le renouveau céramique insufflé à la Manufacture par des directeurs tels que Albert Carrier-Belleuse ou Alexandre Sandier. Le vase des Saisons, parfait hommage à l'esprit du XVIIIe siècle ou le vase Ruhlmann, somptueux manifeste esthétique des années 30, témoignent assez de la créativité et de l'excentricité de Sèvres au tournant des deux siècles. Quant à l'œuvre d'Arthur Massoule, intitulée *Les Raisins*, elle conjugue de manière spectaculaire céramique et sculpture.

Ces nouvelles salles participent au projet clairement affiché d'ouverture et de diffusion des collections auprès des différents publics. C'est ainsi que dès la fin de l'année 2006, une borne interactive permettra aux visiteurs à mobilité réduite ne pouvant accéder aux salles d'exposition, de consulter et de voir en 3D, trente œuvres de la collection des Sèvres de Rouen. La modélisation de ces pièces a pu être réalisée grâce à un partenariat fécond entre le musée de la Céramique et un élève ingénieur topographe à l'INSA de Strasbourg, dans le cadre d'un projet de fin d'étude.

Par ailleurs, un catalogue de la collection permettra prochainement de situer chaque vase dans son contexte, d'en apprécier la forme, le décor et les spécificités au regard d'œuvres de comparaison. Une trame chronologique rendra bien visibles les évolutions et les innovations de la Manufacture de Sèvres, de la deuxième moitié du XIXe siècle à l'entre-deux-guerres.

Tout en poursuivant la rénovation de ses espaces et de sa muséographie, le musée de la Céramique de Rouen soutient attentivement la création céramique contemporaine. L'exposition *Céramique Fiction* ouverte au public depuis la mi-mars, réunissant près de vingt-cinq artistes contemporains et une centaine d'œuvres a remporté un beau succès en instaurant un dialogue fécond et souvent inattendu avec les collections permanentes. Elle vient de prendre fin après avoir accueilli plus de 10 000 visiteurs.

◆ Christine Germain-Donnat

Vase Ruhlmann, n° 7
Porcelaine et émaux de grès

Forme d'Emile Ruhlmann
Décor de Mathurin Méheut
Décor exotique

Vase appartenant à une série de sept vases réalisés pour l'exposition coloniale de 1931

Manufacture de Sèvres, 1931

Envoi de la Manufacture de Sèvres en 1934

Les Amis des Musées de Rouen

Un cours gratuit d'initiation à l'histoire de l'art

Le cours d'initiation à l'histoire de l'art en cinq heures s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à l'art, qui ont plaisir à aller au musée, et qui, parfois, n'ont pas les connaissances générales qui leur permettraient d'apprécier davantage ce qu'ils voient.

Les Amis des musées, pour la plupart, répondent présents avec enthousiasme pour les conférences sur des thèmes précis, des courants d'histoire de l'art bien approfondis et déclinés pendant plusieurs séances, ou bien encore ils s'intéressent à des aspects très précis des collections des musées de la ville de Rouen. Le cours d'initiation n'est pas pour eux !

Il s'agit, par ces cours au musée, de répondre à une autre demande : jeunes, étudiants, adultes qui souhaitent acquérir ou confirmer des notions essentielles en histoire de l'art, et connaître mieux les immenses ressources des collections permanentes.

Ce cours aura ainsi les objectifs suivants :

• Faire découvrir les grands principes de base de lecture de l'image à travers les collections du musée de la fin du Moyen-Age à l'extrême fin du XIVe siècle et jusqu'au XXe siècle.

• Donner les grandes étapes de l'histoire de l'art.

• Aborder les grands genres en peinture.

• Comprendre les techniques picturales, leur évolution et leurs liens indissociables avec l'art.

• Replacer l'image dans son contexte pour mieux en apprécier les subtilités.

Tels sont les éléments essentiels qui seront abordés dans le parcours d'initiation que propose Olivier Clément, conférencier des musées.

Cinq cours sont prévus. Ils auront lieu le mercredi de 16h45 à 17h45 dans les salles du musée des Beaux-Arts. L'inscription se fera le jour même sur place dans la limite des places disponibles. Ces cours sont gratuits ; pour y participer, il suffit d'adhérer à l'association des Amis de musée de la ville de Rouen.

Le programme est le suivant :

La Renaissance : mercredi 8 novembre 2006

Baroque et Classicisme : mercredi 6 décembre 2006

Le XVIIIe siècle français : mercredi 7 février 2007

Le paysage au XIXe siècle : mercredi 7 mars 2007

L'Art Moderne : mercredi 4 avril 2007

◆ Catherine Bastard

AMAM Le Havre

Brèves…

En plus des conférences de l'Ecole du Louvre, voyages, expositions avec visites guidées, les Amis du musée Malraux participent également aux événements qui marquent l'actualité culturelle havraise. L'inscription par l'UNESCO, en 2005, du centre reconstruit du Havre au patrimoine mondial de l'humanité a valorisé l'architecture contemporaine et modifié les perceptions que l'on pouvait en avoir. A cette occasion, la Ville du Havre a ouvert un appartement témoin de la ville reconstruite par Auguste Perret afin de montrer le caractère innovant de cette architecture des années 50. L'AMAM s'est associée à cette initiative en proposant à ses adhérents des visites de cet appartement.

Plus contemporaine, puisque inaugurée en 2006, la nouvelle Bibliothèque universitaire conçue par les architectes René Dottelonbe, Weke Dottelonbe, Michel Delamotte (cabinet ACAUM) a également retenu notre attention.

Enfin, nous avons prévu de découvrir la restauration de « La Maison de l'Armateur » dont la réouverture au public s'est faite lors des journées du Patrimoine 2006. Cette magnifique demeure, construite par Paul-Michel Thibault (1735-1799), est un des derniers témoins du Havre du XVIIIe siècle.

DIRECTION : Brigitte Moulin, Claude Turion RÉDACTION : Anne-Marie Castelain, Claude Godin